

La langue de l'Autre, miroir de l'altérité dans les récits de voyage français en Grèce au XIX^e siècle

Antigone SAMIOU
Université d'Athènes

La Grèce, assujettie pendant quatre siècles aux Ottomans, occupe une place importante dans le voyage des érudits occidentaux et surtout des Français à partir de la fin du dix-huitième siècle. Grâce à la guerre de l'Indépendance contre les Turcs commencée en 1821, plusieurs régions grecques réussissent à se libérer. La fondation de l'État grec indépendant, en 1830, constitue une étape particulière dans l'histoire des Grecs, qui doivent reconstruire leur pays après une si longue domination. Bien des littérateurs, des diplomates, des envoyés spéciaux, des journalistes politiques, doués d'une admiration tout à la fois pour l'idéal de la Grèce antique et d'un intérêt historique et ethnographique pour la Grèce contemporaine, ont réalisé plusieurs voyages dans divers endroits du pays.

L'étude systématique des récits de voyage français en Grèce au XIX^e siècle nous a permis de constater la diversité formelle et l'hétérogénéité thématique de ce genre spécifique. La majorité des textes en question apparaissent sous la forme du journal de voyage plus ou moins élaboré et du récit rétrospectif, tandis qu'un certain nombre d'extraits rappellent l'essai, et qu'on trouve, en nombre limité, quelques relations sous forme de lettres. D'une part, les hommes de lettres, imprégnés du romantisme et nourris de l'histoire, de la littérature et de la mythologie grecques grâce à de solides études classiques, tentent de passer, pendant leur voyage en Grèce, de la lecture au vécu. Ils confirment leurs intuitions antérieures en ayant recours à un discours fictif qui métamorphose le réel, ou ils confrontent leurs souvenirs à une réalité étrangère et à une altérité étrange à travers sa représentation esthétiquement élaborée¹. D'autre part, influencés par une tendance ethnologique à étudier les « races » humaines en fonction des traditions naturelles, des langues et des traits physiques et moraux de chaque peuple, certains auteurs manifestent un intérêt vivant pour les coutumes populaires, les superstitions, les chansons, les contes, les dialectes, les danses et autres rituels anciens à travers une approche

1. Voir Yves-Alain Fabre, « La Grèce, terre du sacré chez les voyageurs français du XIX^e siècle », dans *Vers l'Orient par la Grèce: avec Nerval et d'autres voyageurs*, Paris, Klincksieck et Athènes, éd. de l'I.R.N., coll. « Littérature des Voyages », 1993, p. 70. Voir par ailleurs les travaux de Sophie Basch (*Le Mirage grec. La Grèce moderne devant l'opinion française (1846-11946)*, Athènes, Hatier, 1995) et de Christine Peltre (*Retour en Arcadie. Le voyage des artistes français en Grèce au XIX^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1997, et *Le Voyage de Grèce*, Paris, Citadelles et Mazenod, 2011).

de l'« Autre » plus réaliste. C'est dans ce contexte que s'inscrit le choix du vocabulaire approprié et des figures de style que font certains voyageurs, ainsi que l'utilisation de mots empruntés à la langue étrangère, qui contribuent à produire un *effet de réel* et visent à suggérer des aspects étranges et représentatifs de la culture de l'« Autre ». Le propos de la présente contribution consiste à illustrer la diversité thématique de ces références linguistiques en les mettant en relation, d'une part, avec le statut socioculturel des voyageurs et leurs objectifs idéologiques et esthétiques et, d'autre part, avec la représentation de l'altérité grecque et éventuellement la réciprocité développée entre les deux peuples.

Dans une première étape, on mettra en lumière la place importante qu'occupe chez certains voyageurs la langue grecque en général. Nerval, dans son *Voyage en Orient* et, plus précisément, dans l'épisode de Cythère (une île où il n'est en réalité pas allé), exprime son émotion profonde lorsqu'il évoque une frise du marbre, enlevée par les Anglais, et dont des commissaires de la République française avaient recopié l'inscription, en 1798 : « Ναός Αφροδίτης, θεάς κυρίας Κυθηρίων, και παντός κόσμου. Temple de Vénus, déesse maîtresse des Cythéréens et du monde entier². » Nerval réussit à retrouver la Grèce ancienne dans la Grèce actuelle à travers cette citation grecque accompagnée de sa traduction et, en outre, il souligne le caractère universel des lettres classiques.

À l'inverse, certains voyageurs contemporains notent ce qu'ils interprètent comme une corruption de la langue grecque. Selon Jean Marlès, en 1845, « On ne peut nier que le peuple, abruti par la servitude, n'ait altéré la langue primitive par l'introduction de mots appartenant à celle de leurs maîtres³ ». De même, Benoît constate que les héros fameux de l'Indépendance parlaient le grec altéré à cause de tant de siècles de « barbarie », mais conservant toutefois, malgré ses dégradations successives, les marques éclatantes de la noblesse de son origine et de la permanence de son génie. Il loue l'œuvre patriotique d'épuration de la langue de ses scories grâce à l'appel de Corai, « qui a renoué à travers les siècles la tradition de la langue nationale, et l'a retrempée à ses sources antiques⁴ ». À son tour, Énault, qui cherche à trouver des ressemblances entre la Grèce antique et moderne, constate qu'« il y a des puristes dans l'Athènes du roi Othon comme il y en avait dans l'Athènes de Périclès⁵ ». En tant qu'admirateurs fervents de la Grèce antique et, par conséquent, d'une langue « authentique » et « pure », les voyageurs se préoccupent de son altération à cause des éléments turcs et considèrent sa « purification » comme nécessaire.

2. Gérard de Nerval, *Voyage en Orient* (1851), éd. Michel Jeanneret, Paris, Garnier-Flammarion, 1980, t. I, p. 129.

3. Jean Marlès, *Tableau de la Grèce ancienne et moderne*, Tours, Mame et cie, 1845, p. 188.

4. Charles, Benoît, « La Grèce ancienne dans la Grèce moderne », extrait des *Annales de l'Est*, Paris, Berger-Levrault, 1892, p. 512.

5. Jean-Louis Enault, *La Méditerranée, ses îles et ses bords*, Paris, Morizot, 1863, p. 306.

Par ailleurs, certains voyageurs manifestent un enthousiasme spontané pour la langue grecque, comme le journaliste Michael Quin, qui désire entendre et voir les Grecs parler « pour s'en faire une idée exacte, par rapport du moins à la volubilité de leur débit, à la quantité de mots qu'ils prononcent dans un espace de temps donné, à la force de leurs intonations, à la violence de leurs gestes et à leur puissance irrésistible de brouiller ainsi tout dans l'esprit d'un auditeur désintéressé ou qui ne comprend pas leur langue⁶ ». Partageant cette curiosité pour tout élément linguistique comme la voix, l'intonation, les phrases ou les mots représentatifs de la culture grecque, Marcellus entra en contact direct avec le « Didascalos (instituteur) » de la première école d'enseignement mutuel fondée à Argos, et demanda à ses élèves de lui réciter plusieurs scènes de Léonidas aux Thermopyles. La transcription du grec *didascalos*, traduit en français entre parenthèses, renforce la vraisemblance de la scène. Cherchant à vérifier la pureté de la langue grecque dans la Grèce d'aujourd'hui, l'auteur écoute, « muet de stupeur, ces expressions énergiques et brûlantes, [se contentant de faire] quelques remarques sur le style et le dialecte⁷ ». Certes, ceux parmi les voyageurs qui sont bons connaisseurs de la langue grecque, peuvent approfondir de telles différences linguistiques. À propos des idiomes dans les différentes régions de la Grèce, il existe un seul témoignage, celui de Perrot, qui a visité la Crète et qui cite le mot « madinades ou quatrains chantés en dansant⁸ » afin de présenter la poésie amoureuse propre à cette île.

Les voyageurs apparaissent fiers de leur connaissance du grec, si on s'appuie sur les dires de Nerval, qui réussit à déchiffrer une enseigne grecque grâce à son éducation classique. Dans son extrait, représentatif de la diversité thématique qui caractérise les mots grecs dans les récits de voyage, il rapporte un événement réel de son voyage en respectant son authenticité, mais en y accordant un caractère imaginaire à travers une série de fortes connotations culturelles. Il signale en grec les mots et les phrases qu'il considère comme importants, accompagnés de la traduction française entre parenthèses, afin d'assurer la communication avec les étrangers : « Καλιμέρα (bonjour), – Πόσα (combien) ? - Δέκα Δραγμαί (dix drachmes) », et à l'occasion d'une promenade en barque il se rappelle la phrase, qui semble empruntée à un grand texte classique, du batelier grec criant comme Caron à Ménéippe : « Αποδος, ω κατάρατε τα πόρθημα! (paie-moi, gredin, le prix du passage!)⁹. » En effet, le vocabulaire grec rapporté dans les récits de voyage concerne tous les aspects

6. Michael J. Quin, *Voyage sur le Danube de Pest à Raoutchouk, par navire à vapeur et notices de la Hongrie, et de la Grèce*, Paris, Arthus Bertrand, 1836, p. 320-321.

7. Marie-Louis-Jean-André-Charles de Martin Du Tyrac, vicomte de Marcellus, *Souvenirs de l'Orient*, Paris, Debécourt, 1839, t. I, p. 396-397 et p. 402.

8. Georges Perrot, « L'île de Crète. Souvenirs de voyage par Georges », *Revue des Deux-Mondes*, 1867, p. 459.

9. Nerval, t. I, *op. cit.*, p. 135-136.

de la présence et de la vie quotidienne des habitants grecs qui intéressent et impressionnent les voyageurs ; le caractère, l'apparence vestimentaire, la vie économique, les titres sociaux, les classes sociales, les liens de famille etc.

Le recueil d'un grand nombre de références lexicales autour du culte religieux provoque un fort étonnement chez les voyageurs. Pour être plus précis, on remarque la retranscription en français du nom propre de la Vierge « *Panagia* » par Nerval et par Buchon¹⁰. De plus, Buchon, à l'occasion de sa visite dans un monastère en Céphalonie, se réfère à la cohabitation scandaleuse, à ses yeux, de ses « *caloyers* et *caloyères*¹¹ », en utilisant ces mots sans les accompagner d'une traduction, puisque le lecteur peut facilement saisir leur sens à travers le contexte incluant les mots moines et nonnes. Ce à quoi l'auteur vise, c'est à renforcer la réalité à la fois étrangère et étrange de ce qu'il raconte.

On constate plusieurs formes de présentation dans cette unité thématique. Un autre mot grec, « *αγίασμα* », est décrit par Yéméniz comme « source miraculeuse ordinairement consacrée à la Vierge et appelée Agiasma. Les Grecs leur attribuent la vertu de guérir ou d'éloigner les maladies¹² ». Ce mot grec, faute d'équivalent en français, est suivi de sa signification culturelle, avec laquelle Yéméniz cherche à mettre en lumière l'ignorance, la crédulité et, en général, l'absence d'éducation des Grecs modernes. D'autre part, Buchon attire l'attention de ses lecteurs sur le « trou par excellence (*τρύπη*) », en grec, c'est-à-dire « un immense fragment au milieu de deux pics de rochers dentelés », par lequel la Vierge est allée à Poursos. Il se réfère encore à l'empreinte faite par la figure de la Vierge (« *Το τύωμα της προουσιωτίσσης* »), montrée par un des gendarmes pieux de son escorte¹³. L'auteur signale une superstition du peuple grec à travers ces références dans le but de renforcer le sentiment d'étrangeté qu'il vient d'éprouver.

Cependant, le regard des voyageurs, loin d'être méprisant, s'avère parfois pénétrant en tentant de repérer les sources antiques de cette différence de mentalité. En effet, Bory de Saint Vincent réalise une approche ethnographique des Mires, autrement dit des Parques, et des Broucoulacas, qui sont une sorte de vampire, en éclaircissant leur rôle, ainsi que leur signification dans la société grecque moderne :

On invite ces Mires à la naissance des enfants, dans l'espoir de désarmer leur haine. Les Mires auxquelles les jeunes Grecques vont offrir des gâteaux de miel, afin qu'elles ne les empêchent pas de trouver des maris. [...] Les Broucoulacas sont également des êtres malfaisants qui à l'instar des Gnomes, demeurent sous terre et

10. Nerval, t. I, *op. cit.*, p. 134 et Jean-Alexandre, Buchon, *La Grèce continentale et la Morée*, p. 54-55 ; italiques dans le texte.

11. Buchon, *Voyage dans l'Éubée, les îles ioniennes et les Cyclades en 1841*, Paris, Ed. Émile, 1911, p. 116.

12. Eugène, Yéméniz, *Voyage dans le royaume de Grèce*, Paris, E. Dentu, Société d'édition « Les belles lettres », 1854. p. 276-267.

13. Buchon, *La Grèce continentale et la Morée, op. cit.*, p. 354.

fréquentent les tombeaux [...] Les Broucoulacas ont le privilège de revêtir nos formes et de vivre dans les sites, sans y être reconnus pour ce qu'ils sont¹⁴.

Yéméniz, fort intéressé par les attitudes superstitieuses, ajoute que « le premier soin d'une nouvelle mariée est d'invoquer les génies de la destinée, les Mires (Μοίραι, Parques), pour se les rendre propices et obtenir d'elles qu'elles fécondent son sein¹⁵ ». Le mot « Mires », écrit en caractères grecs et latins et suivi de son équivalent en français, traduit l'ignorance supposée du public français à l'égard de ces pratiques païennes. De plus, Yéméniz met l'accent sur la crainte du mauvais sort (βασκανία) chez les Grecs, selon qui « il suffit, pour conjurer le sort, de prononcer les mots suivants : μη βασκανδής, c'est-à-dire : Les louanges que je te donne sont sincères ; que tout sortilège se dissipe autour de toi¹⁶ ». Alors que Bory de Saint Vincent reproduit des termes grecs sans les traduire, Yéméniz, lui, aime citer certains mots en caractères grecs et leur équivalent français. En effet, le mot « sort » n'est pas lexicalisé. Son objectif consiste à renforcer la figure du grec naïf, ignorant, craintif ou parfois hypocrite dans une cérémonie culturelle, qui constitue un stéréotype habituel dans les récits de voyage.

On note aussi une graphie différente du même mot chez Davesiès de Pontès comme « Vricolakas, ou esprits des fondrières, qui viennent, comme les vampires de l'Allemagne, sucer le sang de leurs parents endormis ». De plus, Davesiès de Pontès enrichit cette enquête ethnographique en fournissant des informations complémentaires sur les

sorcières (Striglais) [qui] dévorent pendant la nuit les corps nouvellement inhumés, [le] Ftichio, spectre affreux, [qui] apparaît dans les maisons habitées par un Turc ou un Arabe [et le] papillon (Taxidaricon), gracieux emblème de l'âme, annonçant par sa présence l'arrivée d'un voyageur ou d'un père¹⁷.

Toutes les références ci-dessus commentent des aspects particuliers et étranges de l'altérité grecque que les voyageurs observent pendant leur séjour dans le pays.

Certains auteurs participent souvent à diverses manifestations divertissantes comme des cérémonies grecques et font attention à des éléments étranges et, en même temps, représentatifs de la langue et de la culture de l'Autre. Buchon, qui a assisté à un mariage, se montre impressionné d'une pratique païenne en citant le mot « levai (prozymi)¹⁸ », destiné à faire le pain des noces, qui doit être pétri par la sœur du futur marié, à l'aide d'eau ramassée à la fontaine voisine. Par ailleurs, Yéméniz choisit de citer le mot

14. Jean-Baptiste, Bory de Saint Vincent, *Relation du voyage de la commission scientifique de Morée dans le Péloponnèse, les Cyclades et l'Attique*, Paris, F.G. Levrault, 1836, 1^{er} tome, p. 322-323.

15. Yéméniz, *op. cit.*, p. 276-277.

16. *Ibid.*, p. 79-81.

17. Lucien, Davesiès de Pontès, *Études sur l'Orient*, Paris, Éd. Amyot, 1864. p. 151-152.

18. Buchon, *Voyage dans l'Eubée*, *op. cit.*, p. 232-233.

lexicalisé « panégyris (foires)¹⁹ », lesquelles ont lieu dans les campagnes et offrent une occasion de contact et de divertissement aux villageois grecs, ainsi qu'à leurs visiteurs étrangers.

Énumérant les différents divertissements, Marlès fait une présentation détaillée des jeux favoris des Grecs modernes en soulignant qu'il s'agit d'un héritage de leurs ancêtres. Il cherche la relation de la Grèce moderne avec la Grèce antique, même dans le domaine du divertissement, en se référant à l'ancienne appellation d'un jeu et en remarquant que la façon de le jouer est la même que dans l'antiquité : « Le jeu de croix ou pile, tête ou navire, caput aut navis, le mot pile s'est incontestablement formé de pilos, qui signifiait vaisseau. Quant au jeu pair ou impair, les Grecs l'appelaient ἄρτιος μόνος ; le jeu de colin-maillard qu'on appelait μινύδα²⁰. » À travers cette présentation des jeux et de leur appellation en grec et en français Marlès met l'accent sur la continuité des usages de l'antiquité, qui, au lieu d'être abandonnés, sont adaptés aux nouvelles circonstances de la vie contemporaine.

Jouissant souvent de l'hospitalité chaleureuse grecque, les voyageurs ont l'occasion d'assister à un dîner comme celui dont la simplicité antique alliée à la douceur chrétienne a transmis Valon « en pleine Odyssée » :

Avant le repas, le prêtre prononça à haute voix une courte prière, à laquelle tous les assistants répondirent, et que nous écoutâmes inclinés. Le dîner était, dans sa profusion, d'une simplicité primitive ; on en avait banni toutes les futilités dont nous embarrassons nos tables. En guise de fleurs et de surtout, un mouton à la palikare, c'est-à-dire un mouton bourré d'herbes aromatiques, rôti tout entier, et servi avec sa tête, sa queue et ses quatre jambes, gisait au milieu de la table, flanqué de pyramides de volailles. Deux montagnes de riz complétaient ce menu digne d'Ajax, fils de Télamon²¹.

Dans cet extrait, le mot « palikare » acquiert une connotation culturelle, car l'auteur désire mettre en valeur la manière particulière de préparation et de présentation du mouton, habituelle chez les Grecs anciens et modernes. Malgré l'étrangeté forte de cette spécialité, Valon se sent ému de vérifier la Grèce de ses souvenirs livresques dans l'époque contemporaine.

D'autre part, en louant l'hospitalité orientale avec laquelle une jeune dame Grecque l'a reçu et lui a offert un repas sans faste mais abondant, Marcellus énumère les plats et cite la transcription phonétique d'une spécialité turque : « [...] le *dolma*, ragout de concombres si apprécié des Turcs²². » De même, Davesiès de Pontès, en décrivant une scène locale de bal dont il garde un agréable souvenir, manifeste son goût d'esthète à travers sa phrase « le

19. Yéméniz, *op. cit.*, p. 198-199.

20. Marlès, *op. cit.*, p. 172-176.

21. Alexis de Valon, *Une année dans le Levant. Tome premier: La Sicile sous Ferdinand II et la Grèce sous Othon I. Tome II: La Turquie sous Abdul-Medjid*, Paris, Jules Labitte, 1846, p. 813.

22. Marcellus, *Souvenirs de l'Orient, op. cit.*, p. 272-273.

parfum résineux du crasi²³ » dans laquelle le sens du mot grec, transcrit en caractères latins (« crasi », c'est-à-dire *vin*), n'est compréhensible qu'à travers le contexte. Ces mots, appris sur place, sont soulignés par le voyageur, quand ils lui paraissent irremplaçables ou quand ils lui provoquent un sentiment de plaisir esthétique, un charme, la magie de l'étranger, du lointain et de l'exotique. D'après Marie Christine Gomez-Géraud, le « trésor des langues » fait son apparition dans les relations de voyage, car, d'une part, le récit donne à voir un monde étranger à travers l'insertion de termes isolés, empruntés au lexique étranger non transformés, faute d'équivalent dans la langue d'origine et, d'autre part, il se propose parfois de fournir une aide concrète à ceux qui entreprendraient à leur tour un semblable voyage, en offrant au lecteur quelques rudiments de langues inconnues²⁴.

C'est le cas d>About qui, intéressé par le rituel de l'hospitalité orientale, met l'accent sur cette forte tradition de boire ou de servir du café et du glyko en Grèce :

Le glyko, qui vient après le café dans le cérémonial hospitalier de l'Orient, n'est pas une chose aussi mystérieuse que son nom pourrait le faire croire. *Glyko* veut dire chose douce. Le mastic de Chio est du glyko ; les confitures de cerises sont du glyko ; le rahat-loukoum est un excellent glyko [...] Le *glyko* est servi ordinairement par la maîtresse du logis ou par sa fille²⁵.

En fournissant toutes ces informations linguistiques et culturelles à ses lecteurs, l'auteur prépare les voyageurs éventuels de la Grèce. Dans son approche ethnographique de l'alimentation grecque, en décrivant le repas typique en plein air du peuple athénien, il cite même les ingrédients d'une tranche de « khalva (gâteau de sésame et de miel)²⁶ ».

Selon Odile Gannier, ce vocabulaire authentique est destiné à constituer un reflet réaliste du voyage, comme des nécessités matérielles du voyage²⁷. Dans l'extrait ci-dessous, Edmond About insère dans la phrase les mots grecs en caractères latins en expliquant leur sens d'une manière indirecte. Il s'agit là encore d'un procédé, utilisé comme le font Pouqueville, Didot et d'autres voyageurs, procédé qui renforce l'authenticité des événements décrits et qui, en même temps, prépare les voyageurs à la réalité étrangère qu'ils vont rencontrer²⁸ :

23. Davesiès de Pontès, *op. cit.*, p. 96.

24. Marie Christine, Gomez-Géraud, *Écrire le voyage au XVIIe siècle en France*, Paris, P.U.F. « Études littéraires », 2000, p. 93.

25. Edmond, About, *La Grèce contemporaine* (1854), Paris, L'Harmattan, 1996, p. 234.

26. *Ibid.*, p. 241.

27. Odile, Gannier, *La Littérature de voyage*, Paris, Ellipses, coll. «Thèmes et études», 2001, p. 85.

28. Voir Fridériki Tabaki, « *Souvenirs de voyage en Grèce* d'Ernest Fouinet, *Voyage de Grèce* de Pierre Lebrun : voyage et production littéraire », dans *Le Voyage en Grèce aux 18^e et 19^e siècles*, actes du colloque international (Athènes, 23-24 novembre 1995), Athènes, Ethniko kai Kapodistriako Panepistimio Athinon, 1997, p. 135.

À quelque heure du jour que vous sortiez dans les rues, vous entendrez prononcer deux mots que vous retiendrez bientôt. Ils sont dans toutes les bouches, et l'étranger qui débarque les a appris avant d'avoir fait cinquante pas.

Le premier mot est le mot *drachme* ;

Le second, le mot *lepta*.

On peut affirmer que ces deux mots sont le fond de la langue²⁹.

Dans un texte dont la forme rappelle l'essai, About réussit, grâce au vocabulaire de la civilisation grecque qu'il emploie, à produire un effet de réel.

Dans le cadre de la vie économique, Guérin, archéologue et géographe à la fois, met l'accent sur les charges fiscales lourdes, citées en turc, auxquelles étaient soumis les insulaires qu'il a rencontrés : « le charatsch, le capitanlik et la decation³⁰. » Ces mots traduisent une altérité perçue comme étrangère et cruelle. On peut remarquer que l'usage du mot « charatsch » existe aujourd'hui encore, afin d'illustrer les charges fiscales lourdes qui pèsent sur le peuple grec...

Dans l'intention de faciliter le séjour des Français en Grèce, les écrivains procèdent souvent à la traduction de tout ce qui leur paraît utile. Dora d'Istria note à la fois en français et entre parenthèses en grec le nom des journaux lus par les citoyens grecs à cette époque-là ; « le Siècle (Αιών), l'Espérance (Ελπίς) ou la Minerve (Αθηνά)³¹. » Une raison supplémentaire pour cette traduction systématique de divers noms grecs est le sentiment de familiarité qu'elle suscite chez le public de lecteurs. En voici quelques exemples caractéristiques : une petite rivière « Krionéro (eau froide) » et les monts « Kératas (cérates, cornus)³² », cités par Yéméniz, un vaste caveau « Angelos (Ange)³³ », qui sert de réservoir du vin aux moines, cité par Schaub, et « *Ampélaki* (village de la vigne) », cité par Marcellus³⁴. Les auteurs dévoilent ainsi l'habitude des Grecs de créer des noms propres qui reflètent leur réalité quotidienne.

Cependant, dans le cas de mots qui représentent des particularités soit géographiques soit historiques, et qui sont chargés de connotations religieuses, sociales ou culturelles dans la Grèce antique ou moderne, les auteurs en font une analyse plus approfondie. Tel est le cas d'Heuzey qui éclaire le sens du nom commun « κεφαλοχώρι », en expliquant que « Tzaritzéna a le titre de bourg libre ; c'est une de ces petites communes grecques qui doivent à leur position au milieu des montagnes, à l'énergie de leurs habitants, quelquefois à l'insouciance administrative de l'ancien Divan³⁵ ». D'autre part, lors de sa promenade politique à « *Αγορά*, la place publique sur laquelle leurs aïeux venaient écouter les beaux parleurs et débattre entre eux les intérêts de la

29. About, *op. cit.*, p. 237.

30. Victor Guérin, *Voyage dans l'île de Rhodes et description de cette île*, Paris, Auguste Durand, 1856, p. 72-73.

31. Dora, D'Istria, *Excursions en Roumélie et en Morée*, Paris, J. Cherbuliez, 1863, p. 38-39.

32. Yéméniz, *op. cit.*, p. 262.

33. Charles, Schaub, *La Morée vue par mer, Patras, et Athènes*, Genève, Ch. Cruaz, 1842, p. 10.

34. Marcellus, *op. cit.*, p. 205.

35. Léon, Heuzey, *Le Mont Olympe et l'Acarnanie*, Paris, Firmin Didot Frères, 1860, p. 259.

chose publique », le littérateur Reynaud constate sous l'ombre de ses souvenirs classiques l'intérêt politique actuel des Athéniens³⁶. Le mot en caractères grecs sert à mettre en valeur sa forte connotation culturelle chez les lecteurs qui ont reçu une éducation classique.

En général, les voyageurs ne se restreignent pas aux appellations d'endroits ou de monts. Marcellus manifeste un vif intérêt linguistique et ethnographique à la fois à l'égard des titres sociaux, des prénoms et des diminutifs, écrits en caractères latins et italiques. Dans ce cas, il s'agit des mots turcs comme *Soubachi* (chef de la police), *Kebaya* (lieutenant), *Tschaouch* (gardes), *Capidgi-Bachis* (chambellans)³⁷. Pendant son séjour dans l'île de Chio, il a fait la connaissance du *Tchélebi* Rodocanaki, ainsi que de sa femme, *Coccona-Tharsitza*³⁸. Toutes ces références révèlent l'influence de la langue turque chez les Grecs et témoigne en même temps de l'intérêt du voyageur pour la représentation de l'altérité grecque.

La peinture du peuple grec et précisément des types sociaux représentatifs est fréquente dans les récits de voyage. Dans le cadre des informations nécessaires fournies à ses lecteurs, Yéméniz présente en détail les membres qui composent son escorte en nommant en grec et en français le propriétaire des chevaux : « un agoyate (αγοιάτης)³⁹, propriétaire des chevaux⁴⁰. » Dans le même cadre de préparation du voyage, Henri Cornille, cite le mot équivalent du policier français, soit « l'astinome⁴¹ », en rapportant une de ses aventures de voyage dans laquelle son rôle fut décisif. Par ailleurs, Schaub se montre fier d'avoir reçu l'hospitalité du maire de la région qu'il a visitée, autrement dit le « dimarque⁴² ». Il est possible que de tels mots, comme *astinome* ou *dimarque*, soient déjà familiers aux lecteurs des récits de voyage, ce qui explique l'absence de leur traduction en français. Quinet, qui décrit la façon dont votent les Grecs, cite les « démogérontes, [c'est-à-dire les] juges, [les] officiers municipaux et [les] représentants [de la population]⁴³ ». D'autre part, Gandar porte son attention, dans l'une de ses lettres, sur les domestiques, qui assurent le service intérieur de la maison et, principalement, sur son « camériste⁴⁴ » Petro.

Dans une scène d'allure romanesque, qui témoigne de l'influence du courant romantique subie par Quinet, celui-ci vise, en sous-entendant le sens

36. Charles, Reynaud, *D'Athènes à Baalbeck*, Paris, Furne et Cie, 1846, p. 8-9.

37. Marcellus, *op. cit.*, p. 406-407.

38. *Ibid.*, p. 196. En bas de la page, il explique que *Tchélebi* signifie en turc *homme bien élevé, poli, de manières délicates* et équivaut au mot français: *gentilhomme*. *Coccona* et *Cocconitza*, son diminutif, veut dire *dame*. Enfin, il se réfère aux prénoms en disant que *Tharsitza*, *Thérésine*, est un diminutif de *Tharsa*, *Thérèse*.

39. En grec, *αγοιάτης*: chargé de transport au moyen de chevaux.

40. Yéméniz, *op. cit.*, p. 26.

41. Henri Cornille, *Souvenirs d'Orient : Constantinople. Grèce, Jérusalem, Égypte*, Paris, A. Ledoux, 1833, p. 180.

42. Schaub, *op. cit.*, p. 18.

43. Quinet, *op. cit.*, p. 278.

44. Eugène Gandar, *Lettres et souvenirs d'enseignement, I. Lettres, II. Souvenirs d'Enseignement. Étude sur Poussin. Homère*, Paris, Didier, 1869, p. 82.

du mot lexicalisé cité, à établir l'unité de l'espace avec le passé connu grâce à sa culture classique :

Un escadron de *tacticos*, le plus grand nombre ayant encore conservé la veste et la chasuble de leurs montagnes, se tiennent maladroïtement juchés sur des chevaux de hussards français [...]. Le bruit de leurs trompettes retentit dans les cavernes des environs, et joint une impression guerrière à la brise énervante du soir [...]⁴⁵.

La recherche de la liaison de la Grèce d'aujourd'hui avec celle de l'antiquité est aussi évidente chez Buchon. En faisant preuve d'un intérêt ethnographique, il tente une approche linguistique et culturelle du mot « *adelphopoiètos* »⁴⁶, avec l'intention de mettre en lumière l'élément étrange, évocateur du comportement culturel spécifique des Grecs. La pratique des voyageurs d'insérer dans leur texte des mots grecs sous diverses formes contribue à une représentation de l'altérité étrangère plus complète, ainsi que plus fidèle à la réalité. Intéressante est aussi l'approche approfondie par Quinet. « Le nom d'αδελφέ, frère, par lequel ils ne manquent jamais de s'aborder sans se connaître, exprime d'une manière antique la fraternité du malheur qui vient de resserrer leur lien de famille⁴⁷. »

En ce qui concerne les divers groupes sociaux que les voyageurs observent en Grèce, l'apparition des « *Κλέφταις* (ce sont des Clephtes) »⁴⁸ à travers ce processus de lexicalisation dans les témoignages de Yéméniz et de Ségur-Dupeyron⁴⁹ vise à transmettre d'une manière expressive la peur ressentie à l'égard de ces mendiants de la campagne et à mettre l'accent sur les dangers qu'ils dissimulaient souvent pour la sécurité des voyageurs. D'autre part, Davesiès de Pontès loue la pureté des mœurs et l'esprit de solidarité « chez les paysans de l'Attique et de la Morée, classe laborieuse désignée par le nom de *Vlakos*⁵⁰ ».

Cependant, Thouvenel, en tant que diplomate, s'intéresse aux « phanariotes [chez qui les voyageurs français peuvent] retrouver quelques habitudes de l'Europe [et aux] *pallikares*⁵¹ ».

45. Quinet, *op. cit.*, p. 172.

46. Buchon, *La Grèce continentale et la Morée*, *op. cit.*, p. 230-231 : « *Adelphopoiètos*, ou frère-fait, espèce de frère d'armes. L'*adelphopoiètie* est, comme l'ancienne fraternité d'armes, un lien religieux. »

47. Quinet, *op. cit.*, p. 63.

48. Yéméniz, *op. cit.*, p. 60.

49. P., Ségur-Dupeyron, « Excursion dans la Grèce orientale » dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} avril 1839, t. XVIII, Paris, 1839, p. 63.

50. Lucien Davesiès de Pontès, *op. cit.*, p. 137. Il s'agit des *pallikares* et des anciens combattants, qui répugnent à s'enrôler dans l'armée bavaroise et sont condamnés à choisir entre l'exploitation et le brigandage afin de subsister.

51. Édouard Antoine Thouvenel, *La Grèce du roi Othon*, Paris, C. Lévy, 1890, p. 7, notes en bas de la page 1. « On appelle *phanariotes* les familles grecques habitant à Constantinople le quartier du *Phanar* ou quartier grec. Beaucoup de ces familles phanariotes font partie de l'aristocratie grecque ». 2. « Le mot de *pallikare* est d'origine albanaise ou turque. Il signifie *brave* et aussi *jeune*. On appelait en Grèce *pallikare* tout homme portant des armes et la *foustanelle*, vêtement national. Par extension, on appelait également *pallikares* les hommes qui, suivant l'usage longtemps en vigueur en Grèce, accompagnaient dans les rues et les promenades publiques, les hommes politiques influents, civils ou militaires. »

Dans une mise en scène romanesque et presque théâtrale, Marcellus révèle l'intimité qui s'est développée entre lui et des jeunes filles grecques à Chio, une des îles grecques qui fut libérée plus tard. En répondant à sa question concernant leur prénom, elles dirent : « Je me nomme *Sebastitza*. – Et moi, *Phroso*. – Et moi, *Elenco*⁵². » En tant que signes d'un intertexte culturel particulièrement riche, ces prénoms étranges trahissent l'émerveillement du voyageur, qui vise à susciter chez le lecteur une impression vivante et significative de l'altérité.

À propos des traits du caractère grec, rares sont les références lexicales des voyageurs. Marcellus constate d'un ton ironique « un mauvais renom aux habitants de Paros, accusés d'avoir introduit en Grèce “l'art de manquer à sa parole”⁵³ ». En ajoutant le mot en grec « (αναπαριάζειν) » entre parenthèses en bas de la page, l'auteur évoque l'originalité du jeu de mots, selon lequel l'une de deux composantes du mot est de la même famille que le mot de l'île de Paros. À l'encontre de son prédécesseur qui avait mis l'accent sur un défaut grec, Heuzey, faisant l'éloge des Xéromérites, souligne

leur humeur franche, hospitalière, par une générosité qui ne leur coûte pas, et qui ne sent pas le calcul. Ils ont une vivacité d'amour propre, qui n'est pas naturelle aux autres Grecs et comme une sorte d'honneur. C'est ce que les Grecs des autres provinces remarquent surtout en eux et ce qu'ils expriment par le mot *φιλοτιμία*⁵⁴.

Faute d'équivalent en français, le sens du mot indiqué en caractères grecs est expliqué dans une périphrase détaillée.

D'autre part, Benoît, doué d'un zèle pour la langue grecque, se sert d'une phrase entière afin de dénoncer « cet enthousiasme du patriotisme chez les Grecs, cette ivresse de la liberté. Ce naïf orgueil de race, ce dédain naturel de l'étranger. “Βαρβάρων Ἕλληνας ἀρχειν εἰκός, ἀλλ' οὐ βαρβάρους”⁵⁵ ».

À l'instar du portrait moral, l'apparence vestimentaire constitue un champ thématique qui attire l'intérêt des voyageurs français. Nerval décrit le costume traditionnel de l'homme grec, en ajoutant le mot grec, avec la forme lexicalisée en français entre parenthèses, « en jupon plissé à gros tuyaux (fustanelle)⁵⁶ ». D'autre part, on observe que le mot « fessy⁵⁷ » est écrit avec –y– par Yéméniz, qui procède à une description littéraire des habitants, comparés au modèle antique, tandis qu'il apparaît avec –i– et qu'il est suivi de sa description entre parenthèses et de sa signification culturelle dans le témoignage de Pegues :

En Grèce et en Turquie surtout, lorsque les gens du bas peuple ou même d'un rang moins inférieur, abordent un grand personnage ou un homme d'une dignité un

52. Marcellus, *op. cit.*, p. 206.

53. Marcellus, *Épisodes littéraires en Orient*, Paris, Jacques Lecoivre et Cie, 1851, t. I, p. 210.

54. Heuzey, *op. cit.*, p. 259.

55. Benoît, *op. cit.*, p. 531.

56. Nerval, *op. cit.*, p. 135-136.

57. Yéméniz, *op. cit.*, p. 110.

peu élevée, et qu'ils veulent lui parler, ils ôtent leur fessi (espèce de calotte rouge), avec le turban qui l'entoure ou mettent bas le chapeau, s'ils en portent⁵⁸.

D'autre part, Buchon met en relief la tendance des habitants à s'habiller plus élégamment un jour férié, à l'occasion d'une noce, en signalant chez les hommes « de belles guêtres rouges ou bleues, semblables aux *knémides* antiques » [et chez les femmes] « leurs bas ou *tzourapia* » qui étaient bariolés aussi d'une façon étrange⁵⁹ ». Cependant, dans un autre extrait de cet auteur, la lexicalisation de ce mot est suivie de son explication complète : les femmes tricotent « l'espèce de chaussettes ornées et bariolées qu'on appelle ici *tzourapia*⁶⁰ ». Ce terme, qui est désigné comme un mot appartenant à la langue étrangère et dont la traduction littérale est impossible, réussit à refléter d'une manière vivante les activités quotidiennes grecques. Il s'agit pour Buchon de démontrer que la Grèce antique a survécu dans celle de son temps.

Jettant son regard sur les accessoires vestimentaires qui, en ce temps-là, étaient strictement liés à la pratique guerrière, Marchebeus observe chez le fameux héros grec Nikitas sa paire d'énormes pistolets, ainsi qu'un long «yatagan, espèce de sabre presque droit, ou légèrement recourbé en sens contraire aux nôtres⁶¹ ».

Quant au premier contact établi entre les voyageurs et les Grecs, celui-ci est toujours assuré par le mot « Bonjour » qui apparaît sous différentes formes graphiques, soit, chez Flaubert, par la formule « Calimera, Calimera ⁶² » transcrite en caractères latins, soit, chez Quinet, avec les mots « *kal'imèra sàs*⁶³ », non suivis d'une traduction étant donné leur caractère familier. La différence entre les deux formes réside dans la tentative de Quinet de diviser le mot en ses deux composantes et d'ajouter le pronom « vous », c'est-à-dire qu'on *vous* souhaite une bonne journée.

D'autre part, il existe des cas où les auteurs introduisent directement un mot grec dans leur discours sans l'expliquer dans le but de transporter leur lecteur dans l'ambiance particulière de leur rencontre avec les habitants grecs. Yéméniz écrit en français la transcription phonétique de « *kalos orisete*⁶⁴ », équivalent du mot « bienvenue », lors de l'apparition d'un pauvre vagabond qui cherchait un gîte pour la nuit. Identique est l'approche de Quinet citant la forme lexicalisée en français avec laquelle un homme est qualifié par son guide,

58. (Abbé) Pegues, *Histoire et phénomènes du volcan et des îles volcaniques de Santorin*, Paris, Impr. Royale, 1842, p. 353.

59. Buchon, *La Grèce continentale et la Morée*, *op. cit.*, p. 229.

60. *Ibid.*, p. 304.

61. Marchebeus, *Voyage de Paris à Constantinople par bateau à vapeur*, Paris, chez Arthus Bertrand, 1839, p. 67.

62. Gustave Flaubert, *Œuvres complètes illustrées. Voyage en Orient: (1849-1851)*, Paris, Flammarion, 2008, p. 677.

63. Quinet, *op. cit.*, p. 118-119.

64. Yéméniz, *op. cit.*, p. 172.

« *pollà kálo*⁶⁵ », qu'on pourrait traduire aujourd'hui par « très sympa ».

Nombreux sont les exemples suivants, qui montrent que les voyageurs français choisissent ce procédé dans le but de se montrer plus véridiques et authentiques et de susciter un plaisir esthétique chez leur lecteur en le plaçant, à travers le spectacle de la langue de l'«Autre», en tant qu'élément représentatif de sa civilisation, directement en présence de l'étranger. À l'occasion de sa participation à la fête de Pâques, l'archéologue Félicien Caignart de Saulcy apparaît étonné, car « les hommes qui se rencontrent s'accostent en se disant : “Χριστός ανέστη”. L'autre répond “αληθώς ανέστη” et là dessus ils s'embrassent sur la gueule sans scrupule⁶⁶. » En citant ces paroles, qui dévoilent les restes d'une tradition païenne dans la Grèce contemporaine et reflètent en même temps d'une façon expressive l'altérité grecque, l'auteur veut créer un effet de réel, qui suscite la curiosité de son lecteur.

Une autre technique courante, celle de la traduction du mot grec en français dans la phrase « *Κρύο, κρύο*, J'ai froid, j'ai froid⁶⁷ », est mise en valeur par Yéméniz dont l'objectif consiste à faire parler l'étranger pour afficher l'altérité fondamentale de sa langue. D'autre part, l'objectif de l'auteur consiste à renforcer la vraisemblance de son récit comme Schaub, qui raconte une aventure nocturne pendant laquelle, à cause d'un bruit entendu dans l'hôtellerie, quelqu'un a crié « *tis ekei, tis ekei?* Qui va là, qui va là?⁶⁸ ».

À son tour, Marcellus constate l'esprit optimiste des Grecs dans la phrase populaire : « *Κάθε εμπόδιον δια τον καλόν*, À quelque chose le malheur est bon⁶⁹. »

D'autre part, certains voyageurs réussissent à entrer en contact avec l'Autre en entamant une discussion. La sélection de phrases comme « *Έγινεν η εκδίκησις*, il y a eu vengeance⁷⁰ », citées par un Grec qui raconte une intrigue sentimentale et une histoire d'honneur familial, vise aussi à rendre la lecture du récit plus agréable pour le public, fatigué de longues et fréquentes descriptions. De même, Quinet, impressionné par les traits rudes et méridionaux des femmes grecques avec lesquelles il est entré en contact, met l'accent dans le passage suivant sur leur état d'âme languissant, ainsi que sur leur origine et leur rang de provenance. « Quand je cherchais à leur donner quelque espérance, elles se contentaient de relever la tête en arrière à la manière des Grecs, lorsqu'ils veulent nier quelque chose, et de répéter ces mots qui frappent à toute rencontre le voyageur, “*δεν είναι, il n'y en a pas*”⁷¹ ».

65. Quinet, *op. cit.*, p. 212.

66. Félicien Caignart de Saulcy, *Voyage autour de la Mer Morte et dans les terres Bibliques, exécuté de Décembre 1850 à avril 1851*, Paris, Gide et Baudry, 1853, p. 68.

67. Yéméniz, *op. cit.*, p. 262.

68. Schaub, *Excursion en Grèce au printemps de 1862*, Paris-Genève, Joel Cherbuliez, p. 43.

69. Marcellus, *Souvenirs de l'Orient, op. cit.*, p. 410.

70. Yéméniz, *op. cit.*, p. 378.

71. Quinet, *op. cit.*, p. 37.

L'auteur observe le comportement verbal et gestuel de ses interlocutrices grecques dans l'intention de provoquer la sympathie du public pour les malheurs des Grecs ayant subi les effets désastreux de la guerre. La mise en scène de leur discussion renforce la vivacité de son récit et témoigne de la réciprocité développée entre eux.

Au terme de cette intervention, on insistera sur la richesse des références lexicales que font les voyageurs en Grèce au XIX^e siècle. Nombreuses sont les techniques dont ils se servent pour présenter la langue de l'Autre à leurs lecteurs. Les mots sont écrits en caractères latins lexicalisés afin que leur transcription phonétique soit facilement retenue et mise en valeur par les éventuels voyageurs qui préparent leur séjour en Grèce. Il y a aussi des mots cités en grec afin d'afficher l'étrangeté forte de la réalité étrangère et de rendre leur récit plus agréable et vraisemblable, mais aussi pour vérifier l'authenticité de la langue grecque dans la Grèce d'aujourd'hui. De plus, les voyageurs traduisent ces mots ou tentent d'exprimer plus ou moins directement leur sens. À l'aide des commentaires sur leurs connotations religieuses et culturelles, ils réussissent à faire une représentation de l'Autre plus complète et approfondie. Influencés par le romantisme ou poussés par un intérêt ethnographique qui dicte une approche plus réaliste, ils recourent à la citation au discours direct pour évoquer les spécificités culturelles représentatives du peuple grec. Si l'on doit reconnaître qu'ils sont peu nombreux à donner véritablement la parole aux Grecs ou à arriver à entamer une discussion avec eux, leurs récits de voyage montrent qu'il existe néanmoins un intérêt pour la langue de l'Autre : sans se limiter à offrir un miroir de l'altérité étrangère, les voyageurs français en Grèce ont pu favoriser le développement d'une certaine réciprocité entre les deux peuples.